



GINÉMA

«Notturmo», hors champ de batailles

Aux confins de la Syrie, de l'Irak et du Liban, Gianfranco Rosi capte et sublime, dans un documentaire tout en clairs-obscur, des lambeaux d'existences intranquilles dans le sillage de la guerre contre Daesh.

Le plan d'ouverture de *Notturmo* de Gianfranco Rosi (documentariste aguerri à qui l'on doit notamment *Fuocoammare*, tourné à Lampedusa, haut lieu de la crise migratoire des années 2010) donne le tempo pour le reste du film, et cette image contient à elle seule ce qu'il n'aura pas à redire ou expliquer : des militaires entrent en petite grappe dans le champ, le bruit de leurs bottes, de leurs armes et de leurs cris de plus en plus puissant, s'éloignent, un moment de silence, et puis une nouvelle grappe arrive, repart, et ainsi de suite. Les conflits qui laminent le Moyen-Orient depuis des décennies sont comme ces vagues de soldats qui passent et repassent sur la même terre, foulent le même sol et le laissent à chaque fois un peu plus aride et âpre à la vie.

En partant tourner aux frontières de territoires parmi les plus déchirés ces dernières années (Syrie, Irak, Kurdistan irakien, Liban), Rosi choisit de se placer dans des zones a priori réservées aux dangers du transit, à la précarité d'un déplacement perpétuel. Dans le même temps, on sent que tout le documentaire est porté non pas vers ce qui ne cesse de se défaire mais vers ce qui parvient à prendre racine malgré tout, des lambeaux de quotidien, des jours et des nuits qu'il faut bien continuer à passer. Hors champ seront laissés les combats, les exactions, les bombardements, hors champ mais tout près pourtant, comme le disent bien ces sons assourdis de déflagrations dont l'origine reste incertaine, cernant le film et lui imprimant son rythme profondément sombre.

Puissance picturale. Il règne en effet dans tout *Notturmo* – le film porte ce titre car, à l'origine, Gianfranco Rosi avait l'idée de ne filmer que des scènes nocturnes – une ambiance crépusculaire. Les per-



Dans «Notturmo», jamais n'apparaissent les combats, les exactions et les bombardements qui sont pourtant tout proches. MÉTÉORE FILMS

sonnes que suit le cinéaste semblent nous revenir des limbes, rescapées de malheurs dont la représentation s'avère impossible. Pris dans de longs plans fixes, quasiment muets, les habitants de ces zones de survie se consacrent à des tâches essentielles : trouver un peu de repos, sortir chasser et, pour le bataillon de soldates que l'on verra plusieurs fois, alterner le geste de se coiffer à celui de remettre le casque, le gilet pare-balles, et se réchauffer les mains comme elles peuvent au faible feu d'un réchaud de camping.

Qui sont ces militaires, quel lien géographique entretiennent-elles avec la famille que l'on rencontrera plus tard, et avec les vigies qui gardent on ne sait quel poste-frontière, façon *Désert des Tartares* ? Aucun commentaire et aucune indication ne seront jamais donnés par le film, au point que l'on s'interroge sur cette rétention permanente, ce re-

fus radical de se situer sur la carte officielle, trop vue sur les chaînes d'infos et jamais examinée comme un tissu de déchirures intimes. Rosi propose à la place la beauté paradoxale de ces plans en clair-obscur – une barque qui glisse dans le silence d'un marais, le visage gracile d'un adolescent qui chasse – qui interpellent tant leur puissance picturale se cogne au terrible des situations.

Pourtant, et malgré ce flou jamais éclairci, de véritables lieux surgissent, comme tirés du néant, mirages d'oasis au centre de l'enfer. Ainsi de cette institution psychiatrique qui est parvenue à garder ses patients et ses médecins par on ne sait quel miracle et dont certains préparent même, à l'initiative d'un soignant, une pièce de théâtre qui rejoue les conflits alentour. Cinq hommes et une femme, visiblement extrêmement éprouvés dans leur chair, qui trouvent la force de

monter sur scène pour faire un peu plus que survivre, prendre par l'art une légère distance, un recul sur une existence pulvérisée presque entièrement par la violence.

Dessins d'enfant. Ainsi également de cette autre poche de répit,

Il règne une ambiance crépusculaire. Les personnes semblent nous revenir des limbes, rescapées de malheurs dont la représentation s'avère impossible.

une école tenue avec extrême douceur par une institutrice qui interroge un par un ses élèves sur la guerre qu'ils ont vécue, avant de les faire dessiner. On assiste ainsi à l'apparition, sous les traits de dessins d'enfant, de l'horreur absolue : des bras coupés, des haches, du sang qui gicle et beaucoup de larmes qui coulent le long des visages. Ce sont donc ces feuilles accrochées au mur de l'école qui ouvrent les fenêtres sur le hors champ de mort qui entoure *Notturmo*. A celles et ceux qui se tiennent au centre du plan, Rosi offre ce lieu de trêve, un espace pour baisser les armes et pour pleurer, comme le fait cette mère en écoutant, dans le noir total de la nuit, les messages WhatsApp de sa fille retenue captive, quelque part en Syrie.

LAURA TUILLIER

NOTTURMO
de GIANFRANCO ROSI... 1 h 40.